

Jean-Paul Bréchard

# C'est nous les Africains...





*C'est pour pouvoir botter les fesses  
A ces vieillards qui ont dit  
Que nos vingt temps, que notre jeunesse  
Etaient le plus beau temps de la vie*

Jacques Brel



*Cette histoire que j'ai écrite n'est que de la fiction. Toutefois, elle est inspirée par ce que j'ai vécu pendant mon service militaire en Algérie. Si certains faits relatés je ne les ai pas connus ; d'autres nombreux malheureusement, y ont été certainement confrontés.*

*Tous les noms des personnages, y compris concernant des fait bien réels, ont été inventés ou modifiés. J'ai également évité de donner des noms à certains lieux où se déroule l'action. Ces changements étaient indispensables parce que même si ce qui est écrit se rapproche souvent du vécu, écrit uniquement de mémoire, ce ne peut être l'expression de la réalité. C'est évidemment particulièrement le cas pour les dialogues.*

*Il est de coutume dans certains livres ou films se référant à des périodes plus ou moins historiques de lire quelque chose du genre « si des faits et des personnages ressemblent à des faits et des personnes existant serait que pure coïncidence ». J'assume le fait que dans le cas où ce qui suit, ne serait pas obligatoirement une pure coïncidence.*

Jean-Paul Brécard  
Ex deuxième classe, caporal, caporal-chef,  
deuxième classe  
dans un régiment de tirailleurs sénégalais



Ce matin de la fin février 1958, il faisait particulièrement froid dans la cour de la caserne du 3<sup>ème</sup> RIC à Maisons-Laffitte. Ils étaient quelques dizaines rassemblés comme chaque matin. Ils revenaient d'une manœuvre stupide, comme toutes les manœuvres militaires, dans la neige et le froid glacial du camp militaire de Mourmelon. Une façon originale de préparer ceux qui allaient partir en Algérie de s'acclimater aux grosses chaleurs. Mourmelon, là où peut-être leur père ou leur grand père avaient connu cette « grande guerre » de 14-18. Des guerres il y en a de toutes les sortes, des grandes, des petites, des glorieuses et des honteuses, des coloniales et d'autres de libération... Toutes ont un point commun. Ceux que l'on appelle les grands, les généraux, leurs noms sont dans les livres d'histoire. Les petits, les sans grades, eux leurs noms sont gravés dans la pierre des monuments aux morts. C'est peut-être sur certains de ces monuments que sont gravés les noms d'aïeux de ces jeunes bidasses rassemblés ce matin. Ils ne sont certainement pas dans les livres d'histoire !

Ils en avaient terminés avec ces fameux 4 mois de classe. Ayant tous un niveau supérieur au certificat d'étude, et même, pour certains, supérieur au Bac, ils avaient suivi le peloton. Presque tous étant reçus, ils pouvaient désormais prétendre au grade de caporal.

S'ils étaient mal à l'aise ce n'était pas à cause du froid. Ils allaient apprendre leur nouvelle affectation. Certains resteraient à Maisons-Laffitte pour faire de l'instruction. D'autre suivraient le peloton de sous-officier. Enfin les plus diplômés, ceux qui dans le civil deviendraient, médecin, avocat, professeur et autres, suivraient l'école des officiers. Et enfin pour les moins chanceux, ou les moins biens vus, ce serait le départ pour l'Algérie. A entendre les voix officielles il ne s'agissait que de maintien de l'ordre, de pacification. Mais chacun savait qu'en réalité c'était bien une guerre qui ne voulait pas donner son nom qui y était menée là-bas.

Parmi ces jeunes conscrits il y avait Michel Blondeau. Elevé dans un esprit pacifique dans une famille de communistes, ce jeune homme n'avait rien d'un militariste. Lui-même avait quelque temps été adhérent des Jeunesses communistes, qui à l'époque s'appelaient l'Union des Jeunesses Républicaines de France (l'UJRF). S'étant investi dans le sport, la course à pieds, il avait quitté ce mouvement mais en avait gardé l'esprit. Attaché à la vie, il n'avait nullement envie de perdre la sienne pas plus que d'attenter à celles des autres.



Etant plutôt bien classé à l'examen de caporal il pensait faire partie de ceux qui resteraient à Maisons-Laffitte pour être caporal instructeur ou pour suivre le peloton sous-officier. Nullement par souci de promotion militaire, mais simplement pour retarder son départ pour l'Algérie. Malheureusement avec quelques autres, peu nombreux, il apprit qu'il faisait partie du « détachement Austerlitz ». Il était évident que cette appellation étonnante cachait, secret militaire oblige, un départ pour l'Algérie. Austerlitz cela ne devait certainement pas faire référence à la victoire mais au soleil !

C'est donc surpris, et surtout inquiet, qu'il apprit son départ très prochain pour l'Algérie. Il voulut en savoir la raison. La réponse que lui fit le Capitaine ne manqua pas d'humour. Humour tout militaire !

– L'Algérie a besoin de bons caporaux. Nous somme persuadés que tu feras honneur à notre régiment.

Après une courte permission, histoire de dire au revoir à sa famille, aux copains et copines, ce fut le départ. Celui-ci se déroula dans la plus totale discrétion. Pas de flonflons et de fleurs aux fusils... ! La honte, peut-être, d'envoyer cette jeunesse faire une guerre à un peuple qui ne demandait qu'à être libre après 125 ans d'occupation coloniale. Il est également fort probable que les autorités militaires craignaient des manifestations comme cela avait déjà eu lieu, notamment lors du départ des rappelés.

C'est dans une gare de marchandises isolée que cela devait avoir lieu. Au fond n'étaient-ils pas considérés comme de simples marchandises voire du bétail... ? Toutefois il faut garder un peu d'humanité : ce ne fut pas dans des wagons à bestiaux que devait se dérouler le voyage. Ils eurent droit au confort des anciens wagons de troisième classe et à leurs rustiques banquettes en bois. Nostalgie, quant tu nous tiens !

Ce voyage fut long. Mais personne n'était pressé, surtout pas Michel.

Ils pensaient qu'ils seraient embarqués à Marseille. Par le trajet pris par ce plus qu'omnibus, ils comprirent vite que la destination était tout autre. Même si on n'est pas très doué en géographie on connaît quand même, au moins, un peu la France. Ou alors ils avaient décidé de leur faire visiter la France histoire de leur laisser un bon souvenir du pays. Le retour n'étant pas assuré rapidement, voire... !

Ils eurent droit à de nombreux détours, à de nombreux arrêts. Ils eurent même l'occasion de visiter la ville de Montauban où ils furent généreusement invités à la caserne du régiment qui y était cantonné.

24 heures après leur départ de Maisons-Laffitte ils découvrirent enfin le petit port de Port-Vendres. Ils seraient bien restés dans cette charmante, et calme petite ville au climat fort agréable. Aucun n'était pressé de participer à la petite croisière en méditerranée offerte généreusement par l'Etat français. Même les éléments atmosphériques n'étaient pas favorables au

départ. Le bon dieu serait-il devenu un horrible communiste, un pacifiste acharné ou un complice des rebelles algériens.

Le vent venant du large empêchait le bateau de quitter le port, visiblement pas adapté à un navire d'un tel tonnage. Dès qu'il tentait de franchir l'étroite sortie le vent le faisait pencher d'une façon inquiétante.

Enfin, au bout d'une journée l'obstination des autorités militaires, ou tout simplement le calme revenu, le départ put avoir lieu. Malheureusement ! Tout a une fin, surtout les bonnes choses.

La villégiature à Port-Vendres était terminée. Une toute autre allait commencer. Celle-ci, sera bien plus longue et moins agréable.

Au fur et à mesure que se déroulait ce petit voyage maritime l'anxiété se faisait de plus en plus sentir. Chacun essayait de cacher son angoisse. C'était à qui avait la blague la plus salasse ou la plus morbide.

– Il paraît, s'exclama un des bidasses, qu'en arrivant à notre nouveau corps une sorte de médaille nous sera remise avec notre numéro de matricule. Ils pensent peut-être que l'on risque de se perdre et que cette médaille permettra de nous identifier.

– Tu n'a rien compris, lui répondit un autre qui se voulait certainement très drôle ou tout simplement pour évacuer une certaine angoisse, la médaille est en deux parties séparables. Une est destinée à être clouée sur le cercueil, l'autre à être envoyée à la famille. Cela permettra de bien récupérer le corps du sien. Ça ferait

désordre de récupérer le corps d'un inconnu. En espérant que celui chargé de clouer le morceau de médaille ne se trompe pas.

Il y eut quelques rires un peu forcés et crispés. L'ambiance était plutôt cassée !

Après plus d'une journée la terre, qui en quelque sorte leur était promise, était en vue. La ville d'Oran se rapprochait de plus en plus. En arrivant dans la rade ils découvrirent avec, pour le moins, un certain étonnement une immense inscription : « ici la France ». Nombreux s'exclamèrent :

– Chouette on a fait demi-tour !

Malheureusement ce n'était pas le cas. Ils étaient bel et bien arrivés en Algérie. La suite devait vite le confirmer.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils furent embarqués dans des camions qui les attendaient sur les quais. La traversée de la ville jusqu'à la caserne leur permit de découvrir une France bien particulière.

Les vitres des bus qui circulaient, étaient grillagées. Des hommes en treillis et en arme parcouraient les rues. C'était le signe qu'une grande sécurité devait régner !

Tout était fait pour tenter de faire croire que nous étions en France. Sur les bras de ces hommes en treillis on distinguait nettement un écusson bleu blanc

rouge sur lequel était inscrit « France ». Un peu partout fleurissaient des drapeaux tricolores. Si avec tout ça vous n'êtes pas convaincus que vous êtes en France c'est que vous êtes de mauvaise foi.

Des femmes voilées, des hommes en burnous apparaissaient quelques fois. Ils donnaient l'impression d'être gênés d'être là, un peu comme si ils étaient en terre étrangère.

Après leur installation sommaire qui ne devait qu'être temporaire, chacun fut convoqué afin de connaître sa destination finale. Michel fut appelé en même temps qu'un autre conscrit, Jacques Petit, qui venait également du 3<sup>ème</sup> Ric de Maisons-Laffitte. Lui n'avait pas suivi le peloton. Le lieutenant qui les reçus fut d'une brièveté toute militaire :

– Demain vous allez prendre le train vers le sud. Arrivés à Méchéria vous vous rendez au commandement du 6<sup>ème</sup> RTS où vous sera communiqué le lieu de votre compagnie.

RTS cela veut dire, Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Sans être raciste ça fait toujours un drôle d'effet de se retrouver d'un seul coup sénégalais, lorsque, comme vos parents, vous avez la peau bien blanche. L'armée offre parfois de sacrées surprises.

Avec d'autres bidasses, ils furent dirigés vers une gare de la ville. La visite d'Oran sera peut-être pour une autre fois.

L'armée française, comme il est fort probable pour les autres armées, est prévoyante et protectrice. Pour

que ces jeunes hommes ne s'égarent pas, ou ne fassent de mauvaises rencontres, ils étaient accompagnés par des sous-officiers. Les esprits malveillants diraient qu'ils étaient encadrés !

La première partie de ce voyage en terre algérienne se déroula dans des conditions de confort quasiment normales. Des civils, y compris disons de type européen, empruntaient le même train. Ce voyage devait se faire en plusieurs étapes dans un confort différent.

En Algérie les trains ne circulaient pas la nuit. Ça avait beau être la France, le pays ne restait pas totalement sûr. Apparemment la campagne de pacification, pourtant engagée depuis plusieurs années, n'avait pas encore réglé tous les problèmes. Le maintien de l'ordre restait à désirer ! C'est, peut-être pour cela, que des centaines de milliers de jeunes français étaient envoyés là-bas ?

Cette première étape se termina à Perrégaux. Là, pour la première fois, ils eurent droit à quelques heures de quartier libre. Il leur semblait être dans une petite ville de Provence. Enfin, à quelques exceptions près. Ils avaient l'impression que dans cette ville il y avait presque autant de militaires que de civils. Les algériens d'origines, ou les français musulmans pour reprendre la définition officielle, étaient peu nombreux, surtout les femmes. Aucun ne s'attardait. Comme ceux entrevus dans les rues d'Oran, ils avaient l'impression de s'excuser d'être là, d'être de trop. Mais où demeuraient-ils ?

Les autorités militaires avaient interdit à ces jeunes miliiaires de se rendre dans ces quartiers réservés à ces français à part. Il leur avait été dit que c'était pour des raisons de sécurité. Les esprits mal intentionnés diraient que c'était pour leur empêcher de constater que les conditions de vie n'étaient pas les mêmes d'un quartier à l'autre.

En se promenant dans les rues Michel et Jacques assistèrent à une scène révoltante.

Une dizaine de paras arrogants, treillis de parade impeccables et bérets rouges, se faisaient cirer leurs belles rangers flambant neuf par deux petits cireurs. Ils pouvaient lire la crainte dans les yeux de ces enfants pauvrement vêtus.

Lorsqu'ils tendirent la main pour recevoir les quelques francs mérités ils n'eurent droit qu'à des coups de pieds dans leurs misérables boîtes. Et fières de leurs actes, les paras s'éloignèrent en éclatant de rire. Michel était scandalisé, mais que faire devant cette bande d'énergumènes ?

– Tu vois, dit-il à Jacques qui l'accompagnait, chez nous les immigrés, ceux qui viennent d'ailleurs, peut-être d'ici, ils vivent la plupart du temps dans des conditions bien plus difficiles que nous. Très souvent ils survivent dans d'immondes bidonvilles. Et pourtant nous les avons fait venir, enfin nos gouvernants, pour accomplir les tâches les plus ingrates. Ce sont eux qui triment sur les chaines de fabrication, sur les chantiers... Ici c'est le contraire. Les mieux Lotis, ce



sont qui sont venus d'ailleurs. C'est aux colons qu'appartiennent les terres cultivables. Ce sont ceux qui sont originaires de cette terre depuis toujours qui connaissent les conditions de vie les plus difficiles. Les petits cireurs, maltraités par ces ignobles personnages, tous leurs aïeux sont nés ici. Et ça fait plus d'un siècle que ça dure. C'est pour que tout cela se perpétue que l'on nous a fait venir ici. C'est pour cela que certains ont eu le courage de se révolter. Et nous, nous n'avons pas eu le courage de refuser.

– T'es bien gentil avec ta morale, mais si nous refusons c'est la prison, et pour combien de temps ?

– Certes, mais réfléchi. Eux, c'est collectivement qu'ils organisent la révolte. Et si nous, nous décidions collectivement de refuser d'accomplir ce qu'ils nous demandent, tu crois qu'ils pourraient nous mettre tous en prison ? Individuellement nous ne pouvons jamais grand-chose. Nombreux, tout est possible.

– Mais l'Algérie c'est un département français. Ceux qui ont pris les armes contre nous sont donc bien des rebelles, des hors la loi. Et les rebelles nous ne pouvons les accepter.

– Tu dis l'Algérie c'est la France. Mais depuis quand ? Tu crois que ce sont les algériens qui ont décidé que leur pays devienne un département français ? Non ! Cela leur a été imposé par les armes. En classe de cert, le directeur avait participé à cette soi-disant grande guerre, à cette boucherie de 14-18. Il nous en avait relaté les horreurs. Mais aussi les

moments de fraternité avec ceux désignés comme nos ennemis. Ce qu'il avait vécu, l'avait rendu profondément pacifiste. Il nous disait que tous les peuples rêvent de vivre heureux et en paix. Lorsqu'ils se révoltent, qu'ils ne peuvent plus supporter la vie qui leur est faite. Pour lui, les colonisations devraient prendre fin. Aucun peuple ne devraient vivre sous le joug de gens venus d'ailleurs. Tôt ou tard cette situation devait se terminer. Aujourd'hui c'est l'Indochine, demain, disait-il, ce sera peut-être l'Algérie ou un autre pays. Et pourquoi ne serait-il pas possible d'y parvenir sans morts d'un côté comme de l'autre ? En 1940 les allemands ont gagné la guerre. Tu penses qu'il aurait été normal qu'ils décident que la France devienne une province allemande, un Land, comme ils disent, que la langue officielle soit l'allemand, que les allemands possèdent tout dans notre pays et que les petits français leur cirent leurs belles bottes ? Tu crois qu'ils ont eu tort les résistants ?

Le lendemain de ce petit intermède, le voyage se poursuivait. Le train qui partait vers le sud, jusqu'à Colomb-Béchar, était beaucoup moins confortable que le précédent. Il est vrai que les passagers étaient essentiellement des bidasses et Bidasses dénommés les « Français musulmans ».

Ceux d'origine européennes, les « pieds noirs » lorsqu'ils devaient se rendre dans ces régions, évitaient cette promiscuité. L'avion, ou les convois automobiles protégés par l'armée leur paraissent plus dignes.

Après une bonne journée pour accomplir quelques centaines de kilomètres, avec l'arrivée à Méchéria, prenait fin la 2<sup>ème</sup> étape. Là pas question de quartier libre en ville. A ce qu'ils pouvaient en apercevoir, aucune ressemblance avec un quelconque village provençal.

Plusieurs régiments différents y étaient cantonnés : la Légion étrangère, le train, les transmissions, le génie et enfin, la coloniale avec le 6<sup>ème</sup> RTS.

Le lendemain Michel et Jacques furent reçus par un sous-lieutenant appelé, plutôt sympathique.